

## Analyse énonciative d'une question partielle rhétorique : « Qui sait ? »<sup>1</sup>

### Acte de parole 1 (direct).

En demandant

A. Qui sait s'il ne pleuvra pas ?

on peut suggérer qu' « il pleuvra peut-être ». Comment peut-on passer du sens « littéral » de la question à cette signification indirecte ?

L'énoncé littéral est manifestement celui d'une question partielle (Qp), dont on peut considérer que le contenu (objet de question) est l'espèce de groupe nominal « qui sait s'il ne pleuvra pas », dans lequel le sujet de « sait » est ce qu'il y a de pronominal dans le « pronom » indéfini « qui » sans antécédent, employé questionnellement<sup>2</sup> (voir ci-dessous l'Annexe sur les Qp).

L'interprétation littéralement questionnelle (valeur comme acte de parole direct) est favorisée par l'emploi de « qui » sans antécédent, et le fait que le groupe « qui sait s'il ne pleuvra pas » est en emploi indépendant (et non intégré dans une phrase plus vaste).

### Implication totale des questions partielles.

La question « Qui connaît Max ? » admet des réponses très directes telles que : « Untel », « Tout le monde », « Personne ». Ce sont aussi des réponses à la Qt (Q totale) « Est-ce que quelqu'un connaît Max ? » (« Oui, Untel / Tout le monde », « Non, personne » (« Personne ne connaît... » est une négative possible de « Quelqu'un connaît... »). En cherchant à savoir qui est venu, on peut donc notamment chercher à savoir si quelqu'un est venu. Et ainsi une Qp implique potentiellement une Qt).

Par ce principe d'implication totale des questions partielles, la Qp « Qui sait s'il ne pleuvra pas ? » implique potentiellement la Qt « Est-ce que quelqu'un sait s'il ne pleuvra pas ? ».

### Potentiel critique des questions totales.

En présentant questionnellement une proposition, on la « met » littéralement « en question », et souvent *cette mise en question* apparaît comme une *mise en doute*, qui peut aller jusqu'à suggérer une réponse contraire à la proposition « mise en question ». Ainsi une Qt de contenu propositionnel P peut avoir une visée négative de type plutôt ou quasi déclaratif de valeur Contradictoire de P. Exemple : La Qt « Ne t'ai-je pas dit cent fois qu'il faut mettre ça là ? », peut suggérer que « Je t'ai dit cent fois qu'il faut mettre ça là » (et ainsi rappeler qu' « il faut mettre ça là ») ; d'où la variante « Il faut mettre ça là, ne te l'ai-je pas dit cent fois ! ». Tel est le principe de beaucoup de questions dites *rhétoriques*.

Autre exemple : C'est ce même principe qui explique la possibilité d'adjoindre une négation à « voilà » qui n'en admet normalement pas, dans « Ne voilà-t-il pas que P ? ». En effet, du fait du potentiel critique (voire négatif) des Qt, demander « Ne voilà-t-il pas que P » revient en fait à affirmer (acte de parole indirect) « Voilà que P », emploi positif de « voilà » légitimant la négation dans l'acte « littéral » qui l'induit<sup>3</sup>.

Autre témoignage : « Need I ? » (où l'absence de « do » montre un emploi auxiliaire de « need ») est correct, alors que « need » auxiliaire préfère souvent des contextes négatifs ; mais cette question n'est pas neutre, c'est une demande de dispense, orientée vers une réponse valant « No, you needn't » (= « Pas la peine »).

Ou encore : Soit ce dialogue (observé) : « – On peut vous inviter ? – Oh ben oui au contraire ! ». Souvent, en réponse à une question si P, « Au contraire », même tout seul, veut dire « Oui », plutôt renforcé. Ce « contraire » exprimé, n'est bien sûr PAS, comme on pourrait s'y attendre, le contraire de la proposition mise en question, mais le contraire de sa négative (le contraire de l'idée qu'on ne peut pas

<sup>1</sup> Note issue d'un document de cours de pragmatique (U de Nantes, mai 2009) revue pour mise en ligne en mars 2010, avec mise au point dans l'Annexe en septembre 2013.

<sup>2</sup> La notion de *question* est un peu plus générale que celle d'*interrogation*, qui implique une relation dialogale. Pourtant elle est encore trop précise par rapport à l'ensemble des mal-nommées « interrogatives » (il est abusif de former la notion de question dans « Savoir qui est là », plus encore dans « Ça dépend de s'il pleut »).

<sup>3</sup> Et finalement affirmer, directement ou non, que « voilà que P » revient à affirmer indirectement que P. Voir Cornulier (2010).

nous inviter), donc finalement une réponse positive (par négation de la négative). Ellipse bizarre (c'est un tour familier du reste), symptôme peut-être (s'ajoutant à d'autres) qu'une question si P peut, plus particulièrement, mettre en doute P, et ainsi mettre sur la table l'éventualité Non-P.

La motivation du potentiel critique des Qt est plausiblement parfois le fait qu'en demandant si P, on peut montrer qu'on ne sait pas si P, or (peut-on parfois penser) si c'était le cas que P, on aurait des chances de le savoir ; alors, si on a pas connaissance que P, c'est peut-être bien parce que ce n'est pas le cas que P<sup>4</sup>.

### **Acte de parole 2 (indirect).**

Or, par le principe d'implication totale des Qp, la Qp « Qui sait s'il ne pleuvra pas ? » peut impliquer la Qt « Est-ce que qu'un sait s'il ne pleuvra pas ? », laquelle à son tour, par le potentiel critique des questions totales, peut suggérer : « Personne ne sait s'il ne pleuvra pas ».

On peut donc envisager pour l'énonciation de B un acte de parole indirect de modalité plutôt déclarative, de contenu propositionnel « Personne ne sait s'il ne pleuvra pas ».

### **De l'incertain au possible. Acte indirect 3 de déclaration admissive.**

Si « Personne ne sait si P », peut-être bien est-ce parce que non-P ; la motivation (formulée ci-dessus) du potentiel critique des Qt pousse souvent à soupçonner une telle cause.

Ainsi, si « personne ne sait s'il ne pleuvra pas », c'est peut-être bien qu'il pleuvra ! « Personne ne sait s'il ne pleuvra pas » peut tendre surtout à faire considérer comme douteux qu'il ne pleuvra pas, et ainsi favorise ce qu'on peut appeler l'énonciation déclarative *admissive* que « il pleuvra peut-être »<sup>5</sup> de contenu propositionnel = « (que) il pleuvra ».

### **Retour au début**

On comprend ainsi, finalement, qu'en demandant « Qui sait s'il ne pleuvra pas ? », on peut suggérer qu'« il pleuvra peut-être ».

Cette valeur indirecte de la Qp en « Qui sait si... » explique pourquoi on peut greffer la question incidente « qui sait ? » à la fin d'une déclaration admissive, comme dans l'exemple A ci-dessus, « Il pleuvra peut-être, qui sait ? » ; c'est-à-dire, si on délaie en paraphrase tenant compte des effets de sens : « Il pleuvra peut-être, personne ne peut être sûr du contraire ».

---

## **Annexe**

### **Sur les Questions partielles comme GN d'identité**

Au fait que, dans « Je sais *qui tu as rencontré* » (prétendue question partielle) comme dans « Parle à *qui tu veux parler* », le relatif « qui » n'a pas d'antécédent, est lié le fait que la désinence « i » indique une référence humaine (une personne) et non la fonction sujet comme dans « ce qui me gêne » (vs \*« la *personne qui tu vois* ». Dans « *Qui sait cela* serait mieux informée que moi », au sens paraphrasable par « *Toute personne qui sait cela* serait mieux informée que moi », « qui sait cela » (« relative sans antécédent ») est clairement un GNs (sujet de « serait »). Dans « Dis-moi qui sait cela », « qui sait cela » est un GN c.o.d. de « dis », en valeur questionnelle. Toute question partielle est analogue à un GN qu'il s'agirait d'identifier ou de déterminer. C'est du reste ce que manifestent en français les complétives questionnelles du type « Je ne sais pas ce qui te gêne », où « ce qui te gêne » a une bonne tête de groupe nominal (pronom « ce » flanqué d'une banale relative).

A rapprocher du fait que « Je connais l'auteur » peut signifier banalement que l'auteur est une de mes connaissances, mais peut aussi signifier, plus particulièrement, que je sais qui est l'auteur. Dans les deux cas, « l'auteur » est un groupe nominal ; dans le premier cas, l'objet de connaissance peut être des propriétés de l'auteur (« Il est comme ça, il a fait ça », etc.) ; dans le second cas, l'objet de connaissance est son identité (« C'est Untel, etc. »). Les Qp dont le constituant questionnel est la tête peuvent ainsi

---

<sup>4</sup> Ceci correspond au caractère fondamentalement dissymétrique des Qt ; par exemple « savoir si P » inclut sémantiquement l'idée de « savoir, si P, que P » (v. C 1982).

<sup>5</sup> Une énonciation déclarative est, dans le cas le plus pur, une affirmation. A la question « Pleuvra-t-il », répondre « Peut-être » au lieu de « Oui » (qui affirme P) ou « Non » (qui affirme sa négative), c'est simplement se poser comme n'affirmant pas la négation de P, par exemple parce qu'on ne sait pas si P (auquel cas on peut le juger possible). J'appelle ici *admissive* cette nuance modale. L'*admissive* est à la déclarative ce que la permission est à l'ordre (en disant que je n'ordonne pas non P, = que je n'interdis pas P, je permets P).

apparaître comme des GN dont ce qui est pertinent, relativement à ce dont ils dépendent, est une identification<sup>6</sup>.

#### QUESTION DE VOITURE

Wagner & Pinchon (1962 : 572) font cette observation à propos d'une « subordonnée interrogative » partielle : « À l'époque classique [...], on employait encore le mode subjonctif dans les interrogatives indirectes par imitation du latin », exemple : « Je ne comprends pas comment cela ait pu vous arriver (Voiture). Ce n'est peut-être pas par hasard que, dans cet emploi, « comment » peut porter sur la proposition globale « Cela a pu vous arriver » (comparer « Comment *il est possible que* cela ait pu vous arriver ») plutôt qu'il ne caractérise simplement en interne la manière dont cela est arrivé ; le comment peut alors être un élément de la chaîne causale qui a permis que cela arrive. Ainsi, si la question partielle est orientée négativement, en se demandant comment cela a pu vous arriver, Voiture s'étonne qu'il ait pu exister une cause (un mode de causalité) de cet événement, et ainsi, indirectement, s'étonne de l'événement même (s'étonne de sa réalisation) ; ce qui peut motiver le subjonctif dans « cela *ait* pu vous arriver » puisque, finalement, il s'étonne de cela même. Bref, en se demandant comment cela a pu arriver, il s'étonne que cela ait pu arriver, et son expression reflète à la fois ces deux stades de la pensée.

---

#### Références

- Cornulier (de) Benoît, 1982, « Sur le sens des questions totales et alternatives » (poly. Marseille-Luminy 1980), dans *Langages* 67, 55-109, septembre 1982. [ Critique des analyses “symétriques” selon lesquelles l'expression *savoir si P*, ou la question *P?*, concernent aussi directement la proposition *Non-P* que la proposition *P* ; analyse dissymétrique des questions alternatives du type *Est-ce que P*, ou *est-ce que Q?* comme contenant une question autonome *Est-ce que P?* et une question dépendante *Est-ce que Q?* greffée conditionnellement sur elle par *ou* ; analyse de *savoir si P* comme équivalent à *savoir (qu'on sait) que si P, on sait que P* ].
- 2010, « Syntaxe pragmatique de “voilà” », dans *Les Tables, La Grammaire du français par le menu, Mélanges en hommage à Christian Leclère*, éd. par Takuya Nakamura, Éric Laporte, Anne Dister & Cédric Fairon, collection Les Cahiers du Cental n° 6, UCL Presses Universitaires de Louvain, p. 99-101
  - 2013, « Les subordonnées dites interrogatives comme compléments de dépendance », à paraître dans les actes du Colloque LiCoLar 2012 en hommage à H.-J. Deulofeu. [Ce qu'on appelle une interrogative indirecte représente l'un des deux pôles dans une relation de dépendance entre deux ensembles (pôles) de propositions exprimés ou seulement évoqués].
- Wagner R.L. & Pinchon J., 1962 (impr. 1968), *Grammaire du Français classique et moderne*, Hachette.

---

<sup>6</sup> Dans C 2013, je suggère que le groupe nominal « interrogative indirecte partielle » représente un ensemble de propositions référentielles (ce qu'il désigne est ceci, ou cela, ou cela...) et que cet ensemble est mis en relation avec un autre ensemble de propositions (pas forcément exprimé) dans une relation de dépendance.